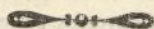


MODES PARISIENNES.



Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — L'INSTITUTRICE, par madame LOUISE COLET (suite et fin). — LE MARIAGE DE MON GRAND-PÈRE, nouvelle (1^{re} partie). — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

C'est le printemps, un printemps sec, sans pluie, un mois d'avril radieux, qui permet les toilettes les plus élégantes et les plus légères. Les voitures affluent au bois de Boulogne par ces chaudes après-midi; les jeunes femmes, les beaux enfants s'y groupent avec grâce, comme des fleurs dans des corbeilles. Voici Longchamp! la foule s'y porte parée, brillante, recherchée, comme aux plus beaux jours de cette promenade renommée. Parlons d'abord des enfants, cet orgueil des mères : quelle variété dans leur toilette! depuis le nouveau-né dans les bras de sa nourrice, portant la robe-pelisse en engrèlures, en piqué ou en percale brodée, et tout ornée de valenciennes ou de malines; le petit bonnet ruché, le chapeau en taffetas blanc, rose ou bleu aux mille rubans étroits formant bordures et pompons, jusqu'à la petite fille ou au petit garçon de deux à trois ans, conduits par la main de leur bonne, vêtue encore de petites robes ou de petites blouses, sans distinction de sexe; puis viennent les enfants de six à douze ans, marchant auprès de leurs parents et portant leurs charmants costumes avec satisfaction. C'est au *Zéphyr* qu'on trouve les vêtements des nourrissons jusqu'à ceux des adolescents. Les plus délicieuses toilettes d'enfants que nous ayons admirées à Longchamp sortent de ce magasin, qui n'a pas de rival : c'était, pour les petites filles, tantôt des robes de popeline écossaise, tantôt en taffetas rose, vert pâle ou bleu à tout petits carreaux formés par une raie noire ou blanche; ces robes se garnissent avec

trois volants du même, festonné au bord d'un feston en soie; puis c'étaient des robes en mousseline de laine, en barège, et même en grenadine à dispositions, car les fabricants de Lyon et de Nîmes n'ont pas dédaigné de réduire pour les enfants les riches dessins qui s'étaient sur ces étoffes dans les robes de cette année. Rien n'est joli sur une taille de petite fille comme ces cercles de fleurs imprimées allant en s'amoindrissant du genou à la ceinture. Nous avons vu ainsi trois robes sortant du *Zéphyr*, les basques étaient tailladées à l'espagnole, et au bout de chaque basque flottaient trois nœuds de ruban de taffetas parsemé de petits bouquets, dont les nuances étaient les mêmes que celles des guirlandes des robes. Les pantalons, les fichus à la vierge, les manches de dessous en batiste brodée, et les jolis mouchoirs avec leurs chiffres, que les petites filles tiennent à la main; les fins chapeaux de paille d'Italie ronds, avec de grands nœuds flottants; une rose sur la passe et une autre sur l'oreille; tout cela se trouve au *Zéphyr*. C'est aussi dans ce magasin que les petits garçons fashionables s'habillent des pieds à la tête : les petits habits à pourpoints en popeline ou en satin de laine rehaussés d'ornements de velours ou de passementerie, les chemises blanches ou en batiste rayée de couleur, avec jabot et col rabattus ornés d'un feston de la même couleur que la raie; les chapeaux de feutre et de paille, avec plumes, rubans ou galons s'étaient au *Zéphyr* dans une telle abondance, que les mères sont embarrassées dans leur choix.

Ce sont les toilettes de jeunes filles qui étaient fratraches à Longchamp! Nous avons remarqué quelques robes en barège fond maïs et fond bleu Louise à dispositions. Les jupes formaient trois tuniques. Les corsages, décolletés seulement en dessous, étaient à pointe, tout unis, sans basques, ce qui sied très-bien pour jeunes personnes. — D'autres jeunes filles portaient des robes en taffetas à carreaux ou chiné. La jupe était sans garniture et le corsage un peu ouvert sur la poitrine, à revers et à basquines chinoises, comme le dernier patron que nous avons donné à nos lectrices et qui venait des ateliers de mademoiselle Élise Chevalier. C'est aussi des mains de cette habile couturière que sortaient plusieurs robes de jeunes femmes que nous avons admirées à Longchamp. Une en grenadine fond bleu Louise à grands carreaux formés par des raies de

trois bleus différents. La jupe avait trois volants bordés de rubans tuyautés de la maison Audoyer, *A la Ville de Lyon*. Des rubans de gaze sortis de cette même maison s'étagaient par trois rangs sur les quatre volants d'une robe en taffetas vert pâle, sur les basques, sur les manches et en losanges sur la poitrine. Rien n'était printanier comme ces garnitures disposées avec beaucoup de goût par mademoiselle Chevalier : on aurait dit des feuillages de volubilis se jouant sur un gazon vert. C'est dans la maison Audoyer que se trouve l'assortiment le plus varié de ces beaux rubans, que les demoiselles Romain groupent sur leurs chapeaux aériens avec une fantaisie si charmante.

Les robes nouvelles nécessitent de nouveaux cols, de nouveaux fichus à la vierge, des manches et des mouchoirs assortis. C'est, on le sait, à la *Couronne royale*, chez madame Daniel Deray, que se trouve le choix le plus exquis de lingerie, les manches et les cols à camées toujours du meilleur genre, les manches pagodes à trois rangs de valenciennes ou de point de Bruxelles, les fichus à la Vierge de dessous, avec de fines broderies de Nancy qui vont s'élargissant sur la poitrine à l'endroit où la robe reste ouverte; les canezous de tulle et de ruban et ceux en dentelle noire et ruban, ceux en mousseline brodée avec basques brodées et festonnées ayant les rubans roses ou bleus qui forment transparent, les corsages en jaconas brodé ou en engrèlures pour petites filles de huit à dix ans, dont nous donnerons bientôt un excellent patron à nos abonnées; les mouchoirs à vignettes où les plus frêles fleurs des champs se déroulent en bordures; ceux plus habillé à engrèlures avec valenciennes au bord et chiffre; ceux de grande toilette à écussons et à riche encadrement de broderies à jours ou de point de Bruxelles; puis les simples bonnets du matin et ceux plus parés d'après-midi. Les magasins de madame Daniel Deray sont une véritable exposition toujours renouvelée d'objets charmants et imprévus. A l'heure qu'il est on s'y occupe des toilettes des jeunes communiantes. Ces robes sont en mousseline blanche, traînantes. La jupe se fait avec trois ou cinq plis; le corsage plissé et tout à fait montant fermé autour du cou par un entre-deux de mousseline brodé au bord duquel est tuyautée une valenciennes de deux centimètres de haut remplaçant le col; les manches, fermées au bas, ont pour poignet le même entre-deux et la même dentelle. Le petit bonnet rond, qui ne laisse à découvert que le tiers des bandeaux de cheveux, est en tulle illusion garni de bandes tuyautées du même tulle. Le voile ou grande écharpe, aussi en tulle illusion, est fixé sur le bonnet, le dépasse, couvre tout le bandeau, une partie des joues et flotte jusqu'au bas de la jupe. C'est chez madame Daniel que se confectionnent tous les costumes des jeunes communiantes du faubourg Saint-Germain. Dans les couvents, une couronne de roses blanches et de jasmin est ajoutée au petit bonnet : on la pose dessus, et la couronne est à son tour cachée sous le voile.

La mort du duc de Parme, beau-frère du duc de Chambord, a mis le noble faubourg en deuil. Pour les toilettes de jour, les popelines, les grenadines et les baréges noirs ont été choisis au *Sablier*, chez Arnould, ainsi que les charmantes capotes de crêpe et les jolis poignets crêpe et jais, qui font ressortir la blancheur du bras.

Pour les réceptions du soir, les riches dentelles noires de la maison Violard, disposées en tunique, en volants et en mantilles espagnoles sur quelques fraîches têtes brunes rendaient ce deuil princier très-coquet. A la dernière soirée que le duc d'Uzès a donnée le 7 avril, deux toilettes de deuil de jeunes femmes ont été fort remarquées. Une portait sur une robe de satin noir très-décolletée une tunique de blonde noire à riches dessins à palmes; le corsage était tout recouvert de blonde noire et de belles agrafes de perles fines étaient posées sur les épaules, aux manches et en forme de triples pendeloques sur le devant de la poitrine. Dans la coiffure un rang de grosses perles fines divisait le double bandeau et se fermait derrière, au milieu de la natte, par une agrafe pareille à celles du corsage. L'autre toilette était en crêpe gris; la jupe avait trois volants en dentelle noire, et la tête de chaque volant était couverte par une natte de jais. Sur les manches courtes et le corsage décolleté à pointe les dentelles noires et le jais s'alternaient, tandis qu'une belle agrafe d'améthyste brillait sur la poitrine et qu'un diadème très-bas améthystes et jais couronnait les bandeaux de la coiffure. C'est de la maison Violard qu'étaient sorties toutes les dentelles qui composaient ces deux toilettes.

Mais voici une nouvelle qui intéresse tous les fabricants de dentelle, et la maison Violard en particulier; l'impératrice, voulant encourager autant qu'il est en son pouvoir les progrès de l'industrie des dentelles, qui occupe un si grand nombre d'ouvrières, et désirant que les produits français de cette industrie figurent d'une manière avantageuse à l'exposition universelle de 1855, a décidé qu'un concours serait ouvert entre les fabricants français pour la confection d'une garniture de robe en point d'Aleçon, et d'une autre en dentelle noire dite de Chantilly.

Les dessins de MM. les fabricants qui voudront concourir devront être adressés, avant le 4^{er} juin 1854, à S. Exc. madame la duchesse de Bassano, dame d'honneur de Sa Majesté.

Un jury examinera les dessins envoyés, et jugera ceux qui par leur nouveauté, leur richesse et leur élégance, devront faire le plus d'honneur à l'industrie française.

D'après la volonté expresse de l'impératrice, il ne sera admis au concours que les fabricants qui ont leurs établissements en France.

Mademoiselle Rachel est de retour, et a donné, elle aussi, une brillante soirée; mais là le gris et le noir étaient proscrits, l'illustre actrice portait une tunique en mousseline de l'Inde avec un pardessus bleu-pâle,

et de magnifiques turquoises et perles fines rapportées de Russie se groupaient en agrafes sur sa poitrine et en nœuds dans sa brune chevelure. Les toilettes que mademoiselle Fix et que mademoiselle Thérig, les jeunes collègues de mademoiselle Rachel, portaient ce soir-là étaient aussi fraîches, aussi roses que leurs joues. L'ambassadeur turc et le prince Napoléon assistaient à cette soirée. Elle a été spirituelle, gaie, éloquente, car notre célèbre tragédienne sait donner le ton chez elle comme au théâtre.

Par ces beaux jours de soleil, toutes les promenades sont envahies; on va au Jardin des plantes admirer les trois magnifiques ibis que M. de Montigny vient de rapporter de Chine, puis de tout petits oiseaux de la race des colibris et des oiseaux mouches; des vaches et des taureaux de petite taille à pelages blancs, longs et soyeux, une espèce de bison et des singes de diverses tailles. Deux Chinois sont commis à la garde de ces animaux de leur pays.

Après ces excursions en plein air, nous engageons nos belles promeneuses, si elles tiennent à la conservation de leur teint, à se pourvoir chez Guerlain de son incomparable *conserves de mai*, de sa *crème froide de limaçons* et de sa *pâte aux quatre semences*, aucune tache de rousseur, aucune rougeur, aucune gerçure ne résistent à ces merveilleuses compositions. Le meilleur savon est toujours celui au blanc de baleine, et lorsqu'il a lissé et parfumé les mains, pour achever de les embellir, on passe le polissoir de buffle sur les ongles, et on leur donne avec la poudre orientale le brillant de la nacre rosée; il n'y a que Guerlain qui ait poussé jusqu'à de tels raffinements le grand art de la parfumerie!

Détails du Dessin.

Toilettes de jeunes filles. — Première toilette. — Robe de taffetas blanc avec trois rangs de petits bouquets de violettes de Parme brochés; corsage plat à pointe, manches unies, ayant pour tout ornement au bas deux rangs des mêmes fleurs que celles de la jupe; manches de dessous en mousseline brodée, avec un poignet bordé de valenciennes; col assorti; chapeau de taffetas blanc à bouillons de tulle, avec un dessous de tête en violettes de Parme.

Seconde toilette. — Robe de taffetas rose écossais, le carreau est formé par une grande raie cerise et quatre petites raies noires; canezou de la maison Daniel Deray en tulle à pois et ruban bordé tout autour d'une valenciennes; coiffure à bandeaux relevés exécutée par Camut; rouleau et grand nœud flottant derrière la tête en ruban rose et cerise comme celui du canezou.

L'INSTITUTRICE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES EN PROSE.

(SUITE ET FIN.)

ACTE III.

Même décor. — Il fait nuit.

Scène première.

JULIEN, MATHIEU, *qui le suit. Obscurité complète.*

JULIEN. — Cécile! ma chère Cécile!

MATHIEU. — Ne criez pas si fort. Malgré sa surdité, vous allez réveiller madame votre tante.

JULIEN. — Ne faut-il pas qu'elle sache le malheur qui est arrivé?

MATHIEU. — Est-ce d'une âme forte de répandre ainsi sa douleur? Venez, venez, allons chercher ailleurs mademoiselle Cécile; elle n'est point ici.

JULIEN. — Voilà plus d'un quart d'heure que vous me faites courir je ne sais où, sous prétexte de retrouver ma cousine, et en réalité, je crois, pour m'éloigner d'elle.

MATHIEU. — Ah! vous vous méfiez de moi?

JULIEN. — Eh! n'êtes vous pas le frère de cette femme diabolique qui met tout ici à feu et à sang?

MATHIEU. — Quelle énorme hyperbole!

JULIEN. — Comment! ça n'est pas vrai peut-être, textuellement vrai! Si le sang de Cécile a coulé, c'est à cause d'elle; c'est elle qui a soufflé le feu entré moi et mon oncle avec ses agaceries, ses œillades, ses mines provocantes, ses doubles rendez-vous! Car enfin, vous l'avez entendue, elle m'a dit ici, devant vous, son frère: « A ce soir huit heures, à l'orangerie! » Je m'y rends plein de confiance, vous étiez là tout près. Dans ma folie, car elle m'avait affolé, vous savez que je lui ai offert ma fortune, que je lui ai proposé de nous enfuir en Italie; mais au lieu d'une réponse, elle m'a fait un grand éclat de rire; puis tout bas... Chut! j'entends marcher, rejoignez vite mon frère... Je veux savoir qui s'approche d'elle; je crois reconnaître la tournure de mon oncle, bientôt je n'en doute plus, c'est lui, lui à qui elle dit: « Mon cher Paul, vous venez d'entendre ce grand enfant, il est temps de veiller sur le bonheur de Cécile! » En ce moment, quelque chose s'élance de la terrasse; j'entends ce cri: « O Julien, Julien! que c'est mal! » Une robe blanche m'effleure, je reconnais l'ombre et la voix de Cécile. D'autres voix s'écrient: « Malheureuse enfant! » On l'entoure; vous m'entraînez, et je ne sais pas même si cette jeune fille que j'ai sacrifiée s'est blessée ou s'est tuée pour moi!

MATHIEU. — Rassurez-vous, la terrasse est basse, le gazon qui la borde est très-moelleux; puis, son père et ma sœur l'auront reçue dans leurs bras...

JULIEN. — Pour l'étouffer!... Oh! les institutrices! les institutrices! les voilà bien ces limiers des pères veufs, ces pourchasseuses des oncles, des frères et des cousins, ces pestes des maisons, ces Némésis des familles; elles poussent au suicide, elles excitent à l'assassinat!

MATHIEU. — Vous êtes très-amusant!

JULIEN. — Vous me raillez! Parbleu, je ne le souffrirai pas; vous avez été le fil conducteur de tout ceci, et vous m'en rendrez raison!

MATHIEU. — Attendons le jour!

JULIEN. — Il faut que je me batte avec quelqu'un, avec vous ou avec mon oncle!

MATHIEU. — Avec votre oncle, ce sera plus dramatique.

JULIEN. — C'est lui qui m'a supplanté.

MATHIEU. — Je tends la main à votre ressentiment. Oui, votre oncle vous a mystifié, berné; ne l'avez-vous pas entendu dire en riant à ma sœur: Je vous remercie d'avoir donné une leçon à ce fat?

JULIEN. — Une leçon, une leçon! cela ne se passera pas ainsi: je me battra!

MATHIEU. — Avec votre oncle?

JULIEN. — Oui.

MATHIEU. — Magnifique situation, mon cher! la situation du Cid! Mais un conseil d'abord.

JULIEN. — Lequel? faites vite.

MATHIEU. — Avant le duel, commencez par vous réconcilier avec la fille; car si vous tuiez le père, ce serait plus difficile.

JULIEN. — Bah! elle passera par-dessus tout: elle m'aime avec passion, avec frénésie; n'a-t-elle pas voulu se donner la mort pour moi!

MATHIEU. — Vous voilà un véritable héros de roman. Comment votre amour-propre pouvait-il découvrir une injure là où il n'y a que glorification pour vous?

JULIEN. — Sans doute, sans doute, si j'ai été joué par une coquette, un ange m'a bien vengé. Quelle candeur! quelle exaltation! que d'amour!

MATHIEU. — Vous devriez être radieux!

JULIEN. — J'en suis tout ému, tout ahuri.

MATHIEU. — Montrez-vous donc triomphant!

JULIEN. — Oui certes.

MATHIEU. — Enfin je vous retrouve! De la tenue, mon cher, vis-à-vis les femmes, de la tenue! Vous vous devez de sauvegarder votre dignité. Ma sœur vous a maté, disiez-vous, gardez-vous bien de le paraître. Ne sentez-vous pas que c'est s'avouer sot que de convenir qu'on a été joué par une coquette? Votre oncle a voulu vous donner une leçon, eh bien! tournez-la contre lui.

JULIEN. — Comment?

MATHIEU. — Soyez ravi, réellement ravi de l'amour de votre cousine.

JULIEN. — Je le suis.

MATHIEU. — Montrez une grande passion pour elle.

JULIEN. — Je l'éprouve.

MATHIEU. — Allons la chercher, venez la convaincre, et que, lorsque ma sœur et son prétendu entre deux âges se montreront ici, vous y paraissiez, vous, la main dans la main de votre jeune fiancée. Donnez-vous le régal de leur étonnement; là est la vengeance!

JULIEN. — Pardieu! vous avez raison, vous êtes un véritable ami; allons vite. (*Ils sortent par la porte du fond.*)

Scène II.

M. DE LAURIS, MADAME DE LAURIS.

(*M. de Lauris entre par la porte de gauche portant sa mère dans ses bras, il la dépose sur le fauteuil-dormeuse et l'embrasse. Un domestique pose des flambeaux sur la cheminée et se retire.*)

M. DE LAURIS. — Ma mère, ma bonne mère, que d'émotions à la fois! Quelle terreur! quelle joie! mais la joie survit seule, vous parlez, vous entendez, vous êtes guérie!

MADAME DE LAURIS. — Oui, guérie, mais troublée, mais tremblante encore pour ma pauvre Cécile! Allons la retrouver.

M. DE LAURIS. — Rassurez-vous, elle va venir, elle est avec une autre mère qui l'instruit de la vérité.

MADAME DE LAURIS. — La vérité, je ne la distingue plus en tout ceci du mensonge; d'abord j'avais cru comprendre le dessein de Léonie; mais quand Cécile l'a entendue accepter l'offre de Julien...

M. DE LAURIS. — Mais ce Julien, c'était moi.

MADAME DE LAURIS. — Toi, qui lui parlais mariage?

M. DE LAURIS. — Eh! oui, vous ne savez pas! je l'ai aimée autrefois; l'amour m'est revenu en la retrouvant. J'ai voulu le combattre par deux mauvais sentiments: l'intérêt et la vanité; mais l'amour vrai, l'amour pur l'a emporté!

MADAME DE LAURIS *souriant*. — Pur! grâce à la pauvre fille, car si elle avait été moins fière!... Je connais vos péchés d'intention, monsieur Paul!

M. DE LAURIS. — Quoi! ma mère, vous entendiez donc?

MADAME DE LAURIS. — Un peu.

M. DE LAURIS. — Vous parliez peut-être aussi?

MADAME DE LAURIS. — Peut-être!

M. DE LAURIS. — O méchante mère, pourquoi nous donner cette inquiétude de vous croire privée de l'ouïe et de la parole?

MADAME DE LAURIS. — C'est Molière qui l'a dit, mon cher fils: « On ne voit pas les cœurs! » Nous ne pouvons les pénétrer que s'ils se dévoilent d'eux-mêmes, et ils ne le font librement que lorsqu'ils ne se sentent pas observés. J'étais là comme une chose inerte, comme un meuble, chacun s'est trahi devant moi. J'ai voulu savoir, j'ai su.

M. DE LAURIS *avec anxiété*. — Eh bien! que savez-vous d'elle? elle a dû parler sans défiance devant vous! m'aime-t-elle?

MADAME DE LAURIS. — Elle t'aime, mon fils! non de l'amour d'une jeune fille, mais de l'amour réfléchi d'une femme de trente ans, aux allures libres et décidées, sans pour cela manquer de pudeur et de conscience.

M. DE LAURIS. — Et vous croyez qu'un tel amour n'est pas un calcul au moins?

MADAME DE LAURIS. — Non, c'est un souvenir, une habitude de l'âme; si tu l'avais entendue parler de toi à son frère, tu aurais été ému. Elle mérite que ce qui a été jusqu'ici la tristesse de sa vie en devienne la douceur et l'orgueil.

M. DE LAURIS. — Merci, merci, ma bonne mère, vous consentez donc à la nommer votre fille?

MADAME DE LAURIS. — C'est une réparation, c'est une récompense pour ses années de peine et de travail. Nous autres heureux, mon ami, nous devons à ceux qui ne le sont pas l'exemple de la justice.

M. DE LAURIS. — Que je vous embrasse, ma chère mère, d'être si bonne, si éclairée, et de sanctifier ma passion; je tremblais d'être réprimandé.

MADAME DE LAURIS. — Te voilà donc redevenu jeune homme, mon pauvre Paul! j'en suis aussi toute rajeunie! Tu seras heureux, va; c'est un bon cœur qui est resté fier et droit à travers un monde qui ne l'est guère.

M. DE LAURIS. — Vous la bénirez donc?

MADAME DE LAURIS. — De toute mon âme.

M. DE LAURIS. — Tenez, la voilà! Cécile s'appuie à son bras! Voyez, qu'elles sont charmantes enlacées ainsi!

Scène III.

LES PRÉCÉDENTS, LÉONIE, CÉCILE.

M. DE LAURIS. — Arrivez! arrivez! notre mère est guérie: elle parle, elle entend! C'est vous deux qui avez fait ce miracle!

LÉONIE. — C'est l'amour maternel!... c'est l'effroi senti au coup de tête de notre chère Cécile!

MADAME DE LAURIS *riant*. — Oh! oui, cela s'est vu dans l'histoire.

CÉCILE. — Que j'étais injuste, que j'étais folle, et que vous aviez raison de dire qu'elle était bonne! (*Elle embrasse Léonie.*) Vous devinez donc, vous?

MADAME DE LAURIS *souriant*. — La vieillesse entend les pensées même en n'entendant plus les paroles.

CÉCILE *avec finesse*. — Il me vient une idée: pour faire notre bonheur à tous, vous vous êtes moquée ici de tout le monde?

MADAME DE LAURIS *souriant*. — Qu'est-ce à dire, mademoiselle?

CÉCILE. — Ce dont je suis presque sûre à présent, c'est que bonne maman n'était pas sourde et peut-être pas muette.

LÉONIE *s'agenouillant aux pieds de madame de Lauris*. — O madame, quelle confusion! Quoi! vous m'auriez entendue... vous auriez compris...

MADAME DE LAURIS *la relevant*. — J'ai compris que vous étiez un pauvre cœur tourmenté, mais excellent. — Ne m'avez-vous pas sauvé la vie? Si je n'ai pas cessé de parler et d'entendre, c'est à vos soins que je le dois! Ma voix ne s'élèvera jamais contre vous. (*Elle l'embrasse.*) Vous êtes une bonne fille!... vous êtes ma fille!

LÉONIE. — Oh! Dieu soit béni, j'ai une famille!

CÉCILE. — Mon père, vous souvenez-vous que vous me demandiez ce matin si je voulais que mademoiselle fût ma mère? Eh bien! oui, je le veux, je le désire! Je serai heureuse de vous voir heureux; mais il faut que mademoiselle Léonie me donne une dernière leçon!

LÉONIE. — Laquelle, cher ange?

CÉCILE *avec câlinerie*. — Comment avez-vous fait et comment faut-il que je fasse pour me faire aimer de ce fantasque Julien?

LÉONIE *la regardant avec tendresse*. — Avec cette grâce, cette candeur, cet esprit, cela devrait aller tout seul d'être aimée! Mais les hommes apprécient mal les droits sentiers tout fleuris; il faut à leurs pas quelques cailloux, quelques épines.

CÉCILE. — Ah! bien! bien!... il s'agit donc de changer les fleurs en pierres et en ronces qui chatouillent durement les pieds de mon cousin.

LÉONIE. — Soyez un peu volontaire, un peu moqueuse, et faites-lui faire pénitence du chagrin qu'il vous a causé.

CÉCILE. — Vous pensez qu'en le maltraitant il m'aimera mieux?

LÉONIE. — Oui, il craindra de vous perdre.

CÉCILE. — Hélas! tient-il à moi?

LÉONIE. — Plus que vous ne croyez, plus qu'il ne le croit lui-même.

M. DE LAURIS. — Il mérite une dure leçon!

MADAME DE LAURIS *à son fils*. — Laisse-les faire.... je voudrais bien voir que tu fusses aujourd'hui sévère et grondeur!

M. DE LAURIS. — C'est vrai, je ne saurais comment m'y prendre.

MADAME DE LAURIS. — Pour toucher à certains côtés du cœur, il faut des mains de femme.

M. DE LAURIS. — Des pattes de chatte.

CÉCILE. — Vite! vite! dites-moi comment je puis prendre ma revanche?

LÉONIE. — Il va venir; il s'excusera, je le prévois; il s'attendrira, c'est certain: soyez sereine, étonnée, moquez-vous un peu de lui.

CÉCILE. — Mais s'il ne venait pas?

LÉONIE. — Chère âme, vous l'aimez bien! Rassurez-vous; ne l'avez-vous pas entendu vous cherchant, vous appelant! Mon frère l'éloignait de nous à dessein; mais ils vont venir!

CÉCILE. — Eh bien! que faire?

LÉONIE. — Nous cacher là, dans l'alcôve, avec votre père; nous l'entendrons, sans être vues, parler de vous, de moi... nous serons ainsi sur la défensive, et,

(La suite à la page 1436.)



DUMONT

MANTELET DE LA MAISON COUCHONNAL.



MANTELET DE LA MAISON COUCHONNAL.

si notre mère, notre sauvegarde à tous, consent à rester là muette et immobile, comme il ignore le miracle dont nous savons le secret, nous, quand il le verra s'opérer tout à coup, jugez de sa surprise, de son effroi ! (*A M. de Lauris.*) Qu'en pensez-vous ?

M. DE LAURIS. — Vous êtes un ange par le cœur, un démon par l'esprit !

MADAME DE LAURIS. — C'est une vraie femme du dix-huitième siècle, mon fils !

M. DE LAURIS. — Ma mère, vous m'effrayez !

MADAME DE LAURIS. — Mais j'en suis, moi, de ce siècle calomnié !

LÉONIE à M. de Lauris. — Méchant ! ma légèreté n'était que pour vous reconquérir ; désormais elle abdique. (*Elle passe son bras sous celui de M. de Lauris, et offre l'autre à Cécile.*) Je les entends, venez.

CÉCILE riant. — Je grille de voir sa confusion !

LÉONIE à M. de Lauris. — Ces jeunes filles vous ont un sourire intérieur qui tarit vite les larmes. (*Ils se cachent tous trois dans l'alcôve.*)

MADAME DE LAURIS s'allonge dans son fauteuil et fait semblant de dormir.

Scène IV.

MADAME DE LAURIS, JULIEN, MATHIEU.

JULIEN avec agitation. — Je ne la trouve nulle part, ni dans sa chambre, ni dans celle de mon oncle, ni ici ; voilà ma tante qui dort tranquille, sans se douter que sa petite-fille est partie, peut-être pour toujours ! malade, mourante, morte, qui sait ?...

MATHIEU. — Vous voulez donc absolument être un héros de mélodrame et qu'une femme se soit tuée pour vous ?

JULIEN. — Ne raillez plus, je vous le défends ! Oh ! elle, ce n'est pas une froide coquette comme votre sœur !... c'est un cœur de feu et d'or comme le soleil !

MATHIEU. — Vous devenez inspiré !... mais qui donc vous contredit sur les mérites de mademoiselle Cécile ? Ma sœur elle-même vous disait ce matin, quand vous lui parliez d'amour : « Aimez Cécile : elle vaut mieux que moi ; elle est plus belle, plus jeune, plus candide ! »

JULIEN. — Je le crois bien !

MADAME DE LAURIS ouvrant les yeux, à part. — Cœur léger ! (*Elle fait signe à Julien d'approcher.*)

JULIEN. — O ma bonne tante, vous me voyez donc !... que ne pouvez-vous m'entendre !... Cécile ! Cécile ! (*Il parcourt l'appartement comme pour chercher.*) O ma tante, vous me comprenez ? (*Madame de Lauris sourit et fait un signe affirmatif.*) M'entendez-vous. (*Nouveau signe de tête de madame de Lauris qui veut dire oui.*) Rendez-la-moi ! rendez-la-moi !... je vous fais le serment de la rendre heureuse !

MADAME DE LAURIS se levant tout à coup. — Vous avez fait ce matin un autre serment.

JULIEN reculant. — Ciel ! vous parlez !

MATHIEU. — Je m'en suis douté tantôt à certain sourire qui me répondait.

MADAME DE LAURIS. — Oui, j'ai tout entendu, tout, c'est vous dire que j'aurai beaucoup à oublier.

MATHIEU. — Oubliez, oubliez, madame la marquise ! la mémoire a une mauvaise langue, qui calomnie trop souvent.

MADAME DE LAURIS. — La mienne est discrète et bonne, elle ne répète rien et vous excuse tous.

JULIEN. — Tout le monde jouait donc la comédie ! pas Cécile du moins ?

CÉCILE se montrant et riant. — Moi comme les autres, mon cousin !

JULIEN stupéfait. — Vous, Cécile ! vous ! et vous riez !

CÉCILE. — Faut-il donc que je pleure sur vos péchés ? Ma foi non, j'aime mieux vous en faire repentir.

JULIEN. — Je suis contrit, repentant, mais je ne comprends pas que vous soyez, vous, calme et riante.

CÉCILE. — Riante comme le triomphe !

JULIEN. — De qui triomphez-vous ?

CÉCILE. — De vous, mon petit Julien, de vous à qui j'ai fait croire que bonne maman n'entendait pas, et qui avez dit devant elle toute sorte de choses...

MADAME DE LAURIS. — Très-sottes et très-laidés.

CÉCILE. — De vous, monsieur le présomptueux, qui vous êtes imaginé que mademoiselle Léonie voulait vous plaire, tandis qu'elle tendait un piège à votre infidélité pour éclairer ma confiance ; de vous enfin qui avez eu l'orgueil de croire que j'étais désespérée, et que je me jetais de la fenêtre pour vous.

JULIEN. — Mais je l'ai vu, ceci, vu de mes yeux !

CÉCILE. — Comme un enfant impatient, qui ne prend pas le temps de descendre, je sautais seulement pour embrasser mon père et ma chère Léonie, à qui je n'avais pas dit bonsoir !

JULIEN avec dépit. — Quoi ! vous n'étiez pas jalouse ? quoi ! vous ne m'aimiez pas ?

CÉCILE. — C'est parce que je vous aime que je veux me conserver jolie et ingambe, et que je ne ferais pas la sottise de me jeter par les fenêtres.

MATHIEU. — Bien dit, très-bien, elle a autant d'esprit qu'elle est charmante.

JULIEN. — Je crois rêver !

MADAME DE LAURIS. — Vous avez beaucoup trop rêvé depuis quelque temps !

JULIEN. — C'est vrai, j'ai été le jouet de mes songes.

Scène V et dernière.

LES PRÉCÉDENTS, LÉONIE, M. DE LAURIS.

M. DE LAURIS. — La réalité vaut mieux, mon cher Julien.

CÉCILE à Julien. — Mon père a raison, écoutez-le.

CÉCILE à Cécile. — M'aimez-vous ?

JULIEN. — C'est possible ! on verra !

LÉONIE à Julien. — Je vous l'avais bien dit, que

vous n'aimiez qu'elle, comme moi (*montrant M. de Lauris*), je n'aimais que lui! (*Tendant sa main à Julien.*) Faisons la paix; après tout, vous m'avez été utile: sans vous peut-être la cendre de ses souvenirs ne se serait pas ranimée.

M. DE LAURIS à sa mère. — Comme elle sait bien le contraire!

MATHIEU. — Touchant tableau! voilà des amours de l'âge d'or!

LÉONIE. — Non des amours du siècle, mon frère; le cœur y est pour beaucoup, mais l'esprit n'y nuit pas.

MATHIEU. — Le savoir-faire en tisse la trame, le sentiment broche sur le tout.

LÉONIE. — Ne nous calomnie pas, mon frère; crois-moi, nous sommes dans la vérité des passions en en éloignant le romanesque faux et l'idéal impossible.

MADAME DE LAURIS. — Elle a raison.

M. DE LAURIS. — Toujours, ma mère.

MATHIEU à Julien. — Si vous suivez mon conseil, nous les laisserons à leur idylle, et nous irons passer six mois à Naples!

JULIEN. — Y pensez-vous, seul?

MATHIEU. — Comptez sur moi! je ne vous quitterai pas; j'aime le macaroni.

CÉCILE. — Je suis de l'avis de M. Mathieu, mon cousin, j'exige six mois d'absence pour vous rendre vos grades de chevalier! au retour je ne serai plus une petite fille!

JULIEN. — Mais elle est adorable avec ces airs-là!

MATHIEU. — Il y a longtemps qu'elle l'est!

M. DE LAURIS à Julien. — Vous le sentirez encore mieux quand vous reviendrez.

JULIEN. — Vous me chassez!

MADAME DE LAURIS. — Vous partez enfant, vous nous reviendrez homme!

JULIEN bas à Cécile. — N'est-ce qu'une épreuve?

CÉCILE bas à Julien. — Oui.

JULIEN à Cécile. — Je m'y sou mets.

MATHIEU à Julien. — L'ennui entre ici avec la vertu; sortons-en bien vite! (*A Léonie.*) Adieu donc!... sans amoureux à tourmenter, sans intrigue à conduire, que vas-tu devenir, pauvre sœur?

LÉONIE. — Bonne, mais frivole nature, qui ne comprend pas que la douleur fait dévier le cœur, mais que le torrent qui ravage devient une source bienfaisante si on lui creuse un lit sur une pente douce.

MADAME DE LAURIS. — Je l'ai compris, moi... (*montrant son fils*) et lui aussi.

LÉONIE avec attendrissement. — Ma mère, quinze ans de ma vie sont effacés!... je rajeunis de quinze ans!

M. DE LAURIS regardant tour à tour Léonie et Cécile. — Ma foi, on pourrait croire qu'elles sont sœurs!

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

Madame LOUISE COLET.

LE MARIAGE DE MON GRAND-PÈRE.

I.

Sous la domination espagnole, la résidence du gouverneur de Gibraltar était une maison religieuse, d'où vient qu'elle est encore appelée aujourd'hui le Couvent. Une longue galerie quadrangulaire, qui traverse l'intérieur de l'édifice, est ornée des portraits de tous les officiers qui assistèrent au fameux siège de 1779 à 1783. Le style de ces portraits prouve qu'à cette époque l'école de Raphaël était encore ignorée à Gibraltar. Je ne citrai que celui qui représente le personnage de mon grand-père. Si j'en crois un portrait de lui, par sir Soshua Reynolds, et une petite miniature que possède encore la famille, mon grand-père devait être un gentilhomme de bonne mine, un de ces Anglais de vieille souche, aux manières affables et à la physionomie martiale. Le portrait du Couvent est ressemblant, sans doute; mais il est loin d'être aussi flatteur: c'est mon grand-père vu à travers la lentille infidèle d'une mauvaise lorgnette d'Opéra. Il a le front raccourci d'un bon pouce, dimension qui, il est vrai, se retrouve ajoutée en plus à son menton; son beau nez aquilin est devenu là une sorte de grand promontoire planté au milieu d'une large face plate, et son regard a gagné en férocité ce qu'il a perdu d'expression pensive. Si ce n'était l'immobile sourire de cette figure, il y aurait de quoi prendre une très-fâcheuse idée du caractère de mon ancêtre. Bref, on ne saurait comparer cette physionomie maussade et cette taille roide qu'aux sculptures en bois des proues de navire ou aux héros des enseignes de cabaret.

Je me hâte d'ajouter cependant que mon grand-père n'est pas plus maltraité par l'artiste que ses compagnons d'armes. A côté du fameux portrait en question, est une grande toile représentant un conseil d'officiers tenu pendant le siège. Malgré la gravité de la circonstance et l'imminence du danger, il est impossible de découvrir sur les traits de l'intrépide assemblée la plus légère émotion. Or, bien que mon aïeul, en sus des grâces de l'autre portrait, soit affublé ici de deux yeux qui louchent, il n'est pas encore le plus laid de l'assistance. L'illustre gouverneur Elliot a bien autrement souffert entre les mains de l'artiste. Outre la composition susdite, Elliot figure aussi en statue dans l'Alameda et, malheureusement pour lui, il est taillé dans un bois d'une nature très-durable. Ses traits sont tout en relief, le nez surtout; on ne dirait jamais que d'aussi petites jambes soient capables de soutenir le poids d'un aussi énorme chapeau à cornes; enfin son attitude est tellement militaire, qu'on a jugé prudent

d'étayer le grand capitaine pour l'empêcher de tomber à la renverse.

Mon grand-père John Flinders était allé rejoindre la garnison de Gibraltar avec le grade de major d'infanterie, quelques années avant le siège de cette place. Il avait alors quarante-sept ans, et, jusqu'à cet âge, il était resté le célibataire le plus déterminé qui fût au monde; non point qu'il eût jamais déclamé contre l'institution du mariage à la manière de quelques-uns de nos jeunes gens d'aujourd'hui soit qu'ils aient la même indifférence pour toutes les femmes, soit qu'aucune femme n'ait voulu se donner la peine de prendre leurs cœurs d'assaut. Mon grand-père ne s'était jamais marié, tout simplement, je crois, parce que l'idée ne lui en était jamais venue. Il se mêlait rarement de son propre mouvement à la société des dames; mais, quand il le faisait, personne ne montrait un plus galant empressement auprès du beau sexe. L'un après l'autre, il avait vu ses vieux camarades renoncer à la libre vie de garçon pour entrer en ménage et, comme on dit, faire une fin. En pareil cas, il ne manquait pas de les féliciter, et il acceptait même d'être le parrain de leur progéniture; mais il n'avait jamais paru souhaiter semblable bonheur pour lui-même. Sa manière de vivre dénotait une trop longue habitude de l'existence solitaire pour laisser supposer qu'il pût jamais s'accommoder de l'existence à deux. Il se levait exactement à telle heure, se couchait à telle autre, montait à cheval le matin, rentrait chaque soir à la même minute, et partageait scrupuleusement sa soirée entre la lecture et la pipe, habitudes régulières que la présence d'une compagne eût inévitablement dérangées. C'est pourquoi, sans professer aucune doctrine maïthusienne, sans plaindre le sort des époux de sa connaissance, sans entretenir à l'endroit du beau sexe les préjugés d'un misogyne, ses châteaux en Espagne ne furent jamais habités par aucun de ses problématiques descendants.

Mon grand père eut le bonheur que de son temps on ne se sentit pas tourmenté de cette fièvre intellectuelle qui rend les gens parfaitement misérables tant qu'ils ne se sont pas mis en quête du flambeau métaphorique du progrès humain ou humanitaire, selon l'expression moderne; jamais il ne se proposa même d'éclairer son propre esprit des lumières de la science. Jamais il n'exista homme plus inutile ni en même temps plus satisfait de sa destinée; jamais il ne tenta le moindre effort de propagande utilitaire ou philanthropique; jamais non plus il ne se plaignit de la monotone uniformité de sa vie de garnison. Il lisait beaucoup, assurément, mais il n'avait pas la prétention de lire pour s'instruire, il lisait pour s'amuser. Les ouvrages sérieux, qui eussent stimulé ses facultés philosophiques, ne l'avaient jamais tenté; il n'y songeait pas plus qu'à se soumettre aux commotions de la pile voltaïque pour le plaisir de contempler le jeu de ses muscles. Aux yeux de certaine secte, cette insouciance relative au-

rait pu être de la philosophie; mais combien on aurait surpris mon grand-père, si on lui eût dit qu'il était un philosophe!

Mon grand-père vivait donc à sa manière, l'âme parfaitement calme et sans se donner la peine de penser, — opération qui lui eût répugné et qui eût été sans profit pour le monde. Il avait transplanté ses habitudes anglaises à Gibraltar, et, après avoir vécu là deux ans, il ne connaissait de l'Espagne et des Espagnols que la vue des montagnes de l'Andalousie du haut de la forteresse et ce que lui avait appris la petite promenade hygiénique qu'il faisait tous les jours à cheval sur le rivage, au delà des lignes espagnoles, dans le but d'exciter l'appétit et de faciliter la digestion. Très-probablement il eût continué à végéter de la sorte pendant tout le reste de son service à Gibraltar, sans une nouvelle connaissance qu'il y fit à cette époque.

Frank Owen, que ses amis appelaient plus ordinairement Garry Owen, était un de ces joyeux caractères dont l'heureuse physionomie et les manières engageantes servent de perpétuelle excuse à toutes les brèches que, de gaieté de cœur, ils font au décorum et aux convenances sociales. Tout en reprenant ses nombreux manquements aux devoirs du service militaire, le colonel du régiment avait insensiblement fini par changer le ton rude et sévère de la réprimande en une remontrance amicale, cédant, peut-être sans le savoir, à la popularité de l'incorrigible délinquant. Le capitaine Hedgehog, qui avait tué en duel un de ses camarades, coupable de lui avoir noirci la figure avec un bouchon brûlé, un jour qu'il était ivre, et dont toutes les connaissances évitaient scrupuleusement d'éveiller en quoi que ce fût la terrible susceptibilité; le capitaine Hedgehog, disons-nous, se contentait de grogner sourdement aux imprudentes personnalités que lui décochait l'imperturbable mauvais plaisant. Trois mois après son arrivée à Gibraltar, pris un jour sur le fait par une vieille dame espagnole, fière et revêche, dont il s'était permis d'embrasser la fille à l'abri du grand éventail doré de la petite senorita, le même Garry, par son aimable impertinence, obtint l'honneur de déposer un respectueux baiser sur la main de la maman elle-même.

Ce jeune officier avait apporté d'Angleterre une lettre de sa mère, vieille dame veuve, ancienne amie de mon grand-père, qui, quelque trente ans auparavant, lui avait fait un doigt de cour. La tendre mère recommandait au major son fils Frank, qui entrait au régiment avec le grade d'enseigne; elle s'étendait longuement et pathétiquement sur les excellentes et nombreuses qualités morales et religieuses du jeune homme, en déplorant le vide douloureux que son départ allait causer autour d'elle. En somme, mon grand-père, d'après cette lettre, s'attendait à recevoir un jeune homme aussi docile que timide, ayant plutôt besoin d'un mentor pour l'encourager que pour le contenir. Après avoir

vainement tâché de découvrir dans son jeune ami aucun des traits caractéristiques dépeints dans la lettre de madame sa mère, le major, bon et facile, ne tarda pas à être accusé lui-même de gâter Garry par son indulgence. Ce fut le joyeux protégé qui fit une véritable révolution dans l'existence du grave protecteur. Son paisible appartement, silencieux naguère comme la cellule d'un moine, était maintenant envahi à toute espèce d'heures par le jovial Garry, et le major, moitié murmurant, moitié souriant, fermait son cher volume pour écouter les confidences de son Télémaque étourdi. Dans deux ou trois occasions, sa complicité alla plus loin. Une fois il consentit, à l'heure où d'ordinaire il se mettait au lit, à accompagner le jeune homme à un bal de carnaval, amusement auquel la jeunesse catholique de la ville a coutume de se livrer en compensation des mortifications du carême, et où les masques, les dominos et les travestissements se viennent réciproquement en aide pour tromper l'œil de lynx des duègnes. Non-seulement le major se mêla à la foule, mais il se trouva, vers minuit, figurant en personne dans un entraînant fandango avec une charmante senorita de treize ans, dont les regards et le maintien trahissaient des progrès précoces dans l'art des intrigues de bal. Ce fut à cette fête nocturne que Garry, jusqu'ici passablement volage, s'éprit d'une belle passion pour une vive Espagnole avec laquelle il avait dansé. La gracieuse tournure de la jeune fille et la souplesse de ses mouvements l'avaient tout d'abord captivé; mais quand, après un quadrille, il obtint par son éloquence anglo-hispanique qu'elle levât un moment son masque, l'effet de ses grands yeux et de ses sourcils noirs, apanage presque constant de la beauté andalouse, et, perfection beaucoup plus rare, l'incarnat clair et rosé de son teint achevèrent de le subjuguier complètement. Hélas! elle avait disparu du bal silencieusement et sans être vue, comme une houri du paradis s'évanouit au réveil d'un pacha. Toutes les tentatives que Garry Owen avait faites ensuite pendant deux mois consécutifs pour la retrouver avaient été vaines.

Un matin, mon grand-père était assis à déjeuner sous la véranda de son logement situé au faite du rocher et dominant la ville. Au-dessous de lui s'étendaient les toits en terrasse des maisons, et de distance en distance surgissaient ces belvédères appelés *mirandas*, du haut desquels les habitants de Gibraltar, à moitié rôtis par le soleil et étouffés dans leurs rues étroites, venaient respirer la brise de mer et contempler les montagnes d'Espagne. Depuis, les boulets de l'ennemi ont rasé ces pittoresques édifices; et après la guerre on ne les a pas rebâties. Au delà de la ligne blanche que trace le mur d'enceinte, se découpait le rivage de la baie; et, de l'autre côté, on apercevait la côte empourprée de la péninsule ibérique, semée de maisons blanches comme les voiles qui étincelaient çà et là sur les flots. Mon grand-père s'épanouissait dans un état de calme béatitude. Il aspirait à pleins poumons

l'odeur embaumée des larges corbeilles de géraniums de son petit jardin et des roses qui, mêlées à la vigne, formaient le toit de sa véranda. Il buvait une épaisse crème de chocolat, tout en mangeant des rougets grillés en papillote, dont il comparait le goût à celui d'une autre variété de poisson de la même espèce qu'il se souvenait d'avoir mangé dans le Devonshire aux jours de sa jeunesse. Par-dessus sa tasse, appuyé sur le bord d'une assiette de figues rouges, était un volume de Shakspeare tout ouvert. Le major n'était pas de ces lecteurs à la fois pédants et légers qui s'en vont feuilletant un drame ou un poème comme on parcourt un journal, qui l'analysent et en donnent une opinion critique avant que l'amateur scrupuleux se soit tiré de l'intrigue du premier acte ou ait lu le premier chant: non, le major lisait chaque vers, et attachait rigoureusement un sens bon ou mauvais à chaque expression. Sans trop s'inquiéter de la vraisemblance dramatique des caractères, pas plus que de l'authenticité des personnages historiques, il raisonnait sur leur manière de dire et de faire comme il eût raisonné sur les paroles et les actes de ses connaissances intimes. Aussi ne put-il jamais se rendre compte de la folie d'Hamlet autrement qu'en supposant qu'à une époque ou à une autre le prince avait reçu quelque mauvais coup sur la tête, ou que peut-être, étant enfant, sa nourrice l'avait laissé tomber; sortes d'accidents qui produisent souvent des aberrations d'esprit momentanées, comme il en avait vu lui-même des exemples. Quant à Iago, le major a consigné quelque part, dans un vieux livre de notes, confident de ses réflexions intimes, écrites avec une orthographe douteuse et avec une encre jaunie par le temps, l'opinion que c'était un fieffé scélérat, et cela avec toute l'emphase d'un honnête homme qui vient de découvrir un crime et qui désire ardemment que bonne quoique tardive justice soit faite de la mémoire du coupable. Mais son personnage favori c'était Falstaff: « Un adroit gaillard, disait-il, et un garçon qui n'était pas plus poltron que vous ou moi, monsieur! » Mon grand-père n'avait pas lu comme nous, on le voit, les commentateurs allemands de Shakspeare.

(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)

(La suite au numéro prochain.)

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS: *l'Argent du diable*, comédie-drame en trois actes de M. Victor Séjour. — *Lola Montès et son ours*. — *Le buste d'Étienne*. — *Les obsèques de Rubini*.

M. Victor Séjour, dont le *Richard III*, interprété par Ligier, a obtenu un si grand succès à la Porte-Saint-

Martin, vient de faire représenter au théâtre des Variétés un ouvrage en trois actes qui tient plus du drame que de la comédie. Voici l'analyse de cette pièce : Lorient, le ménétrier, a pénétré le secret d'un crime dont il veut faire justice; sa conscience lui crie qu'il a le droit d'être juge. Un misérable, nommé Babolin, intendant du marquis de Cbâteauneuf, a pendant la révolution fait monter par ses machinations son maître à l'échafaud pour s'emparer de sa fortune. Lorient sait tout, mais il manque des preuves nécessaires pour convaincre Babolin de son crime; il finit par rencontrer un de ses anciens complices et il en obtient une lettre qui renferme la preuve de la double culpabilité de Babolin. Le père Lorient parvient avec ce document à effrayer l'ancien intendant et il obtient de lui cinquante mille francs, la moitié de la somme qui a été pour Babolin le prix du sang.

Le marquis a laissé une fille, Lorient le sait; elle doit vivre quelque part dans la pauvreté, et l'intention du ménétrier est de lui restituer la somme arrachée à Babolin; mais la fortune exerce tout à coup sur Lorient un pouvoir fascinateur, il n'a plus le courage de se dessaisir de cette somme, qui lui semble un trésor immense, l'argent du diable le brûle et le tente; il devient avare, il jouit de cet or comme s'il lui appartenait; il empile les écus et les louis, il se sent pris du vertige des richesses; sautant et bondissant autour du trésor étalé, il joue sur son violon une ronde infernale qui traduit le délire qu'il éprouve. Cette scène a produit un saisissant effet. De la frénésie le père Lorient passe à toutes les angoisses craintives de l'avarice, il endure les tourments d'Harpagon, son ombre lui semble un voleur qui le poursuit, il se retourne pour l'arrêter.

Cependant Gilbert, fils de Lorient, a découvert que la fille du marquis mort sur l'échafaud n'est autre qu'une pauvre enfant nommée Charmette, que son père a recueillie autrefois par charité. L'idée de restituer cet or, désormais sa seule jouissance, est au-dessus des forces de Lorient; en entrant dans son cœur l'avarice en a chassé toute honnêteté.

Charmette aime Gilbert, et le vieux Lorient espère rester en possession de sa fortune en mariant la jeune fille à son fils; mais le fils généreux ne consent pas à cette transaction, et le débat entre lui et son père amène une fort belle scène. Gilbert indigné enlève à son père la cassette renfermant la fortune de Gilberte, à qui il court la restituer. Mais Gilberte l'aime et l'épouse, et le père Lorient, délivré de son obsession, reprend son violon pour conduire sur un air joyeux les fiancés à l'église. La pièce, fort bien jouée, a obtenu un plein succès.

* * On vient d'inaugurer dans le foyer de l'Académie impériale de musique le buste d'Étienne, de l'Académie française, auteur d'*Aladin ou la Lampe merveilleuse*, du *Rossignol*, de l'*Ori flamme*, etc. Ce buste, exécuté par M. Lequesne, premier grand prix de Rome,

sous les yeux de l'illustre Pradier, fait honneur au talent de cet artiste distingué.

* * Le journal de Bergame donne les détails suivants sur les obsèques du célèbre chanteur Rubini. Sur le cercueil, couvert de velours noir avec des broderies en or, était déposé l'uniforme de directeur et grand maître des écoles impériales de chant, dignité à laquelle le czar avait élevé le défunt. Sur cet uniforme brillaient la décoration de l'ordre de Saint-Ernest de Saxe, la grande médaille du Mérite en brillants de l'ordre russe de Saint-André, qui lui avait été donnée par le czar, et celle du Mérite de Prusse, et la médaille de la ville de Vienne. On avait aussi placé sur ce cercueil la couronne d'or massif enrichie de brillants, don magnifique et précieux par lequel la haute aristocratie de Saint-Petersbourg avait voulu témoigner son enthousiasme au grand artiste. Sur le portail de l'église de Romano, dans laquelle ont été célébrées les obsèques, on lisait cette inscription touchante : « Les pauvres bénissent » doucement ta mémoire, parce que, enrichi honora- » blement, tu leur vins en aide dans ta sollicitude pa- » ternelle, et tu soulageas leurs souffrances. »

* * Il paraît que la célèbre comtesse de Landsfeldt est toujours destinée à fournir l'aliment de récits extraordinaires. Cette fois Lola Montès a failli devenir victime de sa passion pour son animal favori, et voici comment. Elle élève à Grass-Walley un ours gris qu'elle affectionne particulièrement, auquel elle donne elle-même à manger et qu'elle pouvait croire apprivoisé, lorsqu'il y a deux jours, en lui donnant un morceau de sucre, Martin mit tant d'empressement à se saisir de cette friandise, qu'il mordit la main de sa maîtresse et ne lâcha prise que lorsqu'un voisin, accouru aux cris de la comtesse, assena sur la tête de l'ours un coup de bâton qui lui fit abandonner sa proie. La blessure occasionnée par la morsure de l'animal est assez grave.

* * Le théâtre des Délassements-Comiques vient de représenter une parodie de *l'Étoile du Nord*.

LÉOPOLD DANJEAU.

L'éditeur du *Journal pour rire* met en vente, rue Bergère, n° 20, les *Petits albums pour rire* à 20 centimes. On les trouve aussi chez Marescq, rue du Pont-de-Lodi, n° 5.

Ce sont de charmants petits recueils portatifs, excellents pour amuser en chemin de fer, en bateau à vapeur, pour mettre sur une table de salon. Cette série de petits albums composera une collection aussi curieuse qu'intéressante.

La méthode de madame Cavé, le *Dessin sans maître*, a été traduite en allemand, elle est adoptée aux États-Unis, et madame Cavé forme dans son atelier, 5, rue de Suresnes, près la Madeleine, des professeurs pour les écoles de différents pays; le cours spécial pour les demoiselles vient de commencer: nous invitons les mères de famille à le visiter.

Paris. — Typographie PLON frères, rue Garancière, 8.